La transparence du corps en médecine, obscur modèle de notre modernité

Alexandre Klein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/appareil/1199>

DOI : 10.4000/appareil.1199

ISSN : 2101-0714

Éditeur

MSH Paris Nord

Référence électronique

Alexandre Klein, « La transparence du corps en médecine, obscur modèle de notre modernité », *Appareil* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 30 juillet 2020. URL : <http://journals.openedition.org/appareil/1199> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/appareil.1199>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juillet 2020.

Appareil est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La transparence du corps en médecine, obscur modèle de notre modernité

Alexandre Klein

« Ce qui caractérise le corps transparent qui émerge avec l'imagerie, c'est paradoxalement son extrême obscurité »
Claude-Olivier Doron¹

- 1 « La Nature aime à se voiler » affirmait Héraclite. Il convenait donc pour les hommes de trouver les moyens de soulever le voile de la déesse Isis². Pour atteindre la vérité masquée sous le voile, ils adoptèrent la violence prométhéenne de l'expérimentation ou l'attitude orphique, romantique, de l'observateur patient et poétique, inscrivant la volonté de savoir sous l'égide, métaphorique ou concrète, de l'œil. La transparence, entendue comme « qualité de ce qui se laisse paraître la réalité toute entière, de ce qui exprime la vérité sans l'altérer³ » s'impose alors, et à suivre Pierre Hadot, comme le chemin constant d'accès à la vérité. À tel point qu'autour de la limpidité et de la clarté⁴, transparence et vérité furent souvent confondues. La transparence équivaldrait à une vérité, une de ces vérités qui ne se donne pas mais qui se laisse entrevoir, (a)percevoir « au travers de quelque chose⁵ ».
- 2 Si aujourd'hui la collusion entre transparence et vérité semble totale, c'est que les hommes ont définitivement déchiré le voile. La transparence est devenue un mot d'ordre, une exigence pour elle-même⁶, à tel point que la génération actuelle serait, selon Josh Freed, celle des transparents⁷. Le sujet occidental, qui a passé toute sa vie sur scène depuis que son embryon a été filmé par une échographie, est, selon ce dernier, habité par une « une volonté profonde de transparence des événements de son existence, de ses ressentis et de leur expression aux yeux de tous⁸ ». La transparence ne vise plus la vérité mais est valorisée pour elle-même, perdant ainsi sa nature d'outil gnoséologique pour se faire exigence aliénante.

- 3 Le modèle de la transparence médicale du corps a conduit à la constitution d'une idéologie de la transparence, faisant entrer la connaissance dans une circularité stérile qui la prive de réflexivité. Le regard connaissant est devenu vision stérile. À trop vouloir voir, nous avons oublié de penser. De la difficulté de constitution de son identité personnelle⁹ à la perversion de la démocratie, c'est l'ensemble de l'existence des sujets contemporains¹⁰ qui est mise en danger par une dérive de la rationalité scientifique dominante que trahit l'idéologie de la transparence. La transparence s'est finalement imposée comme un modèle trompeur d'intelligibilité et de contrôle de la Nature et de l'Homme, un obscur argument de négation de la réflexivité et de la liberté.
- 4 À partir d'une analyse de la transparence du corps en médecine contemporaine, nous tenterons de retracer la genèse de cette idéologie de la transparence qui problématise aujourd'hui l'ensemble de nos pratiques et représentations sociales. Nous montrerons de quelle manière cet étendard contemporain cache en fait au regard, sous couvert d'une mutation interne, les mécanismes intérieurs d'une société de contrôle et de régulation. Nous pourrions ainsi rendre intelligible les limites de cette exigence gnoséologique de transparence devenue idéologie sous le coup d'une idolâtrie de l'image. Ce glissement d'un regard connaissant en une vision stérile de sens critique une fois mis en lumière nous offrira finalement l'occasion d'esquisser une éthique du regard connaissant apte à ouvrir une voie de désengagement de cette rationalité qui tourne en rond entre ses propres procédures et leur évaluation constante ; une éthique qui maintient la liberté et la réflexivité du sujet humain contemporain au creux d'une irréductible invisibilité.

1. La transparence du corps par le regard

- 5 La médecine moderne a déployé sa positivité en adoptant un nouveau coup d'œil¹¹. Suite à l'engagement de la médecine sur la voie fertile – déjà inaugurée et validée par les sciences naturelles – de l'observation, marquant la fin des grands systèmes antiques *ex-cathedra* où le dire primait sur le voir¹², le regard anatomique s'était développé en parallèle du regard clinique.

Figure 1

REMBRANDT (HARMENSZ VAN RIJN), LA LEÇON D'ANATOMIE DU DR TULP (1632), HUILE SUR TOILE, 163 X 217 CM, MAURITSHUIS, LA HAYE.

- 6 Les deux se croisèrent, au gré de conditions politiques autant qu'épistémologiques, au cours du XVIII^e siècle¹³, faisant naître l'anatomo-clinique que magnifiera l'École de Paris¹⁴. Engageant la naissance de la clinique moderne¹⁵, l'anatomo-clinique superpose le regard porté aux symptômes et aux signes avec le regard porté, *post mortem*, à la lésion. Désormais, comme le résume Michel Foucault, le « regard, à lui seul, domine tout le champ du savoir possible¹⁶ ». À l'instar de l'Analyse condillacienne¹⁷, la médecine appliquait au corps humain et à la maladie un regard pouvant « tout voir à-la-fois¹⁸ » et faisant coïncider conceptuellement l'espace de la lésion avec les manifestations cliniques.
- 7 Ce regard, qui dépasse largement l'action de l'œil pour engager l'ensemble des sens du clinicien moderne dans une forme de tact¹⁹, inscrivait la médecine dans une modernité qui pouvait alors être qualifiée comme une réorganisation des limites du visible et du dicible. Le rapport entre ce qui se voit et ce qui se dit était bouleversé : il ne s'agissait plus de voir pour valider ce qui était dit, mais bien d'inventer de nouvelles manières de dire faisant écho à une nouvelle manière de voir. Ce regard médical naissant appelait ainsi la création d'un langage nouveau apte à rendre compte des observations effectuées. On pense ici à Laënnec qui dû développer, en parallèle de son auscultation médiate faite au stéthoscope²⁰, un catalogue nuancé des types de bruits entendus pour pouvoir rendre compte de ses observations et ainsi combler le hiatus entre la clinique et la pathologie. En d'autres termes, par le truchement du dire le voir devenait savoir²¹, ouvrant la voie à l'instauration concrète du paradigme de la transparence.

Figure 2

THÉOBALD CHARTRAN, LAËNNEC À L'HÔPITAL NECKER AUSCULTE UN PHTISIQUE DEVANT SES ÉLÈVES (1816), PEINTURE MURALE, SORBONNE, PARIS.

- 8 Mais si le regard nouveau permettait, au moyen d'un langage qui lui était associé, de soulever le voile du corps, ce voile même avait changé. Car cette « révolution » clinique se fondait sur une réorganisation en profondeur du visible et de l'invisible²². En effet, le regard anatomo-clinique, en ouvrant quelques cadavres²³, tentait de rendre visible ce qui était classiquement invisible à savoir l'essence de la pathologie, la lésion, le travail de la mort dans le corps vivant. Par le biais de la dialectique vie/mort, c'est la dialectique visible/invisible qui se trouvait complètement chamboulée. En faisant de la mort la lumière essentielle du savoir médical – l'autopsie et le repérage de la lésion *post mortem* assurant *in fine* au clinicien la validité de son analyse des signes – le nouveau regard médical instituait la mort, classiquement invisible, comme visible, permettant de rendre compte du nouvel invisible qu'est la vie. En accord avec le renversement de perspective magnifié par la célèbre maxime de Bichat selon laquelle « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort », l'anatomo-clinique reléguait le corps vivant au second plan, dans une obscurité que seule la mort pouvait éclairer. La vie n'était saisie que dans un second temps, par reconstruction, en regard de la mort, dans le reflet du cadavre. S'inaugurait alors la médecine comme science de la maladie²⁴ : la pathologie prenait le pas sur la physiologie qui devenait alors le résultat d'un travail d'analogie effectué sur la base des processus morbides. Le principe de Broussais²⁵ célébré par Auguste Comte se dessinait doucement : la mort avait gagné face à la vie, la maladie face à l'organisme. Le corps vivant commençait à se dissiper derrière un regard dont la cible était la mort en cours, la pathologie. « La nuit vivante se dissipe à la clarté de la mort²⁶ » comme l'a magnifiquement résumé Michel Foucault.

- 9 Ainsi, ce regard nouveau, qui « brule les choses jusqu'à leur extrême vérité²⁷ », commençait à consumer le corps pour cerner, en transparence, la pathologie. Le coup d'œil du médecin moderne, ce tact qui voit tout, ne visait pas fondamentalement le corps, mais cherchait du regard la maladie. Il s'agissait de comprendre le fonctionnement des maladies, leur vie dans le corps, et ce afin de mieux les traiter. Le regard clinique en instaurant une « coïncidence exacte du "corps" de la maladie et du corps de l'homme malade²⁸ » conduisait dès lors à l'utilisation du corps malade comme un média pour l'herméneutique nécessaire à l'identification de la maladie. Avec la clinique, le corps malade devenait l'accident de sa maladie, son exposition matérielle, sa déclinaison particulière, et c'est en ce sens que le symptôme perdait sa suprématie au profit du signe. À l'instar d'un cryptogramme, le corps était considéré comme un ensemble de signes masquant la nature de la maladie qui l'habite. Le regard du médecin devait donc savoir utiliser ce corps à son profit : dépasser sa matérialité afin d'atteindre le niveau herméneutique des signes qui permettrait une lecture de la maladie que le malade ne fait qu'exemplifier. Le corps vivant était devenu le voile à travers lequel on pouvait, par transparence, apercevoir la mort en cours, les processus morbides, la maladie. Ainsi, dès l'apparition du regard anatomo-clinique, la transparence du corps s'imposait comme un critère de progression de la maladie dans sa lutte contre les maladies, comme une condition de sa scientification.
- 10 La vérité à dévoiler était celle de la pathologie afin que ce savoir médical nouveau puisse appuyer une nouvelle modalité de pouvoir qui visait une rééducation, un redressement, une remise en ordre de forme thérapeutique. Comme l'a montré Michel Foucault²⁹, c'est en effet à cette époque que le pouvoir souverain, identifié et vertical³⁰, le pouvoir des supplices, se mue, progressivement, parce que peu efficace et trop onéreux, en une nouvelle forme de pouvoir, celui-ci moins coûteux et au maillage plus serré : le pouvoir disciplinaire. Le tout-voir de la clinique est l'outil d'instauration de ce nouveau pouvoir. Ce panoptisme favorise le contrôle et par conséquent le redressement, la guérison, la normalisation. En effet, « La visibilité est un piège³¹ », car c'est bien l'« état conscient et permanent de visibilité [qui] assure le fonctionnement automatique du pouvoir³² ». Dans la perspective du libéralisme, comme mode de gouvernementalité visant à gouverner moins, et du capitalisme bourgeois naissant³³, le pouvoir disciplinaire s'impose comme plus adéquat, moins onéreux, plus automatique et plus efficace. Le schéma panoptique assure la majoration de toute forme de pouvoir (éducatif, thérapeutique, productif ou punitif)³⁴ et de toute forme de savoir également.

Figure 3

PHOTOGRAPHIE DE LA PRISON PRESIDIO MODELO, À CUBA, CONSTRUITE SUR LE MODÈLE DU PANOPTIQUE.

PHOTO I. FRIMAN

- 11 À ce titre, la transparence du corps participe tant de la scientification de la médecine que du renforcement du pouvoir économique et politique.
- 12 Comme l'explique Michelle Perrot³⁵, la transparence s'est imposée comme un des principes fondateurs de la démocratie française moderne. Elle précise que le changement de statut de la vie privée qui se fait jour à la Révolution et avec l'apparition de la démocratie française contemporaine instaure une volonté politique de transparence. Dès le XVIII^e siècle, la réorganisation du privé et du public favorise la mise à nu, la visibilité de l'intime et du privé, autrefois insignifiant et négatif, comme assurance de l'intérêt public. La citoyenneté s'accompagne d'une transparence sur la vie privée, seule sécurité contre les complots et trahisons. L'esprit public et la volonté générale doivent avoir prise sur l'intime et le privé, elle valorise donc la transparence. L'apparence est le point nodal de cette volonté de transparence qui du corps a déjà gagné les existences. Le développement du costume marque la prise en main de la vie privée par la chose publique. De la transparence physique à la transparence symbolique, la vie de l'homme est cernée par une exigence de transparence, outil de lutte contre les pathologies physiques ou sociales. Mais de défense de la liberté démocratique et de la santé individuelle, la transparence va progressivement connaître un renversement qui va l'engager sur la voie de l'aliénation, le contrôle se fait progressivement normalisation.

2. La transparence du corps par l'image

- 13 Dans son analyse des mutations du regard médical³⁶, Alain-Charles Masquelet fait état de l'apparition, au cours du XX^e siècle d'un nouveau regard médical. Le développement, à partir de la découverte en 1895 par Wilhelm Conrad Röntgen des rayons X, des technologies d'imagerie médicale de la vision (IRM, échographie, scanner, endoscopie,

tomodensitométrie, tomographie à émission de positron) soutient l'apparition d'un nouveau regard médical. Ce regard « imagique contemplatif³⁷ » fait suite au regard clinique interprétatif de l'anatomo-pathologie et accentue, en la modifiant, sa volonté de transparence. La vérité visée par cette transparence comme son média étant modifié, ce nouveau regard va tendre à détruire les attributs essentiels du regard clinique. L'image, sur le négatoscope ou sur l'écran, remplace le tact médical, délicat mélange de regard et de langage, comme voile de la vérité. Et la vérité visée se modifie également, si on cherche toujours le repérage de lésions, de fractures ou d'atteintes corporelles, l'imagerie médicale ouvre la possibilité de voir le vivant. On peut observer, *in vivo*, la structure des organes, voir le fonctionnement de certains. De la mort en cours, le regard médical nouveau s'attache désormais à la vie en transparence d'un corps devenu translucide. Le corps vivant est devenu la visée de l'ambition de transparence, mais en est également resté le média. Tout à la fois juge et partie de la transparence, le corps vivant translucide est devenu l'objet et le sujet de sa propre vérité.

Figure 4

Tomographie d'un corps humain

- 14 Cette circularité de la nouvelle transparence autour du corps vivant s'explique dans le statut paradoxal de l'image. Celle qui devrait s'imposer comme le média de la transparence, s'efface pour faire émerger comme objet et sujet de la transparence le corps lui-même. C'est que l'image au lieu de s'imposer comme média efface sa qualité de reflet pour laisser au corps vivant qu'elle représente le statut de média. L'image est un ensemble clos en tant qu'elle renforce comme support le caractère objectif de l'information qu'elle transmet et, étant transmissible à tous, elle semble ne pas nécessiter de langage attenant. La tache sur le scanner indique bien le cancer, et aucun

mot supplémentaire ne semble devoir être dit. Dès lors, le savoir entre dans une circularité, excluant toute extériorité, toute interprétation, toute subjectivité. Le savoir fondé sur l'image s'enferme dans un cercle interdisant toute interprétation, car « avoir une image, c'est [...] renoncer à imaginer³⁸ ». Ainsi, nous oublions que l'œil comme la vue sont des outils de séparation d'avec le monde. L'image perd sa qualité de reflet pour s'affirmer comme présentation de l'objet là où elle n'est que sa représentation. Ainsi, ce qui apparaît dans l'image devient ce qui est, et la vue, qui accorde le statut d'objet à ce qu'elle voit, en fait un objet non plus imagé, mais réel. La vérité et l'image collent désormais l'une à l'autre dans un monde plus spectaculaire que rigoureux. Nous sommes dans ce qu'Ivan Illich nomme « l'âge du show³⁹ ». L'image ne vaut plus pour ce qu'elle est, un reflet du réel, mais s'est imposée comme réel. L'écran est devenu notre corps comme l'avait déjà explicité le cinéaste David Cronenberg⁴⁰.

- 15 Pour comprendre ce changement de statut de l'image, il nous faut remonter aux prémisses de notre rationalité moderne.

2. 1. Les origines de l'âge du show : Archéologie du paradigme de la transparence

- 16 Dans sa *Dioptrique*, appendice au *discours de la méthode* pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, Descartes faisait déjà l'apologie de la vue, « le plus universel et le plus noble⁴¹ » des sens, insistant sur le fait que le développement des technologies de l'optique serait un bienfait pour l'humanité. La vision et son perfectionnement étaient alors affirmés comme le moteur de la scientificité, puisqu'il reviendrait à « vivre sans jamais avoir les yeux ouvert » que de vivre sans suivre ces principes de philosophie⁴². Mais au-delà de l'importance des travaux de l'optique dans l'émergence des sciences modernes, Descartes nous révèle ici un principe ontologique fondamental et spécifique à la modernité. Car si, à partir du XVII^e siècle, « la connaissance est conçue presque exclusivement par analogie avec la vision⁴³ », c'est que le paradigme qui se forge à cette période engage la connaissance et la représentation dans un rapport nouveau à l'image et au regard.
- 17 Comme l'a résumé Michel Foucault, le savoir de l'âge classique se déploie depuis le mouvement propre de la représentation. La nature humaine n'y est donc qu'un « pli de la représentation sur elle-même⁴⁴ ». Le discours de l'âge classique est transparent car son savoir est toujours de et par représentation. C'est que l'ontologie même qui en est à la base s'est modifiée pour valoriser l'image et le reflet. En effet, la nouvelle conception du monde qui émerge au XVII^e siècle, par le biais des travaux des physiciens comme Nicolas Copernic, Giordano Bruno ou Galilée, et que Descartes systématisera dans une nouvelle conception de l'homme, participe de cette révolution épistémologique qui accompagne la destruction du Cosmos grec et le développement de la géométrisation de l'espace. Le monde aristotélicien, conçu comme un tout fini et bien ordonné « dans lequel la structure spatiale incarnait une hiérarchie de valeurs et de perfection » est substitué par un Univers indéfini⁴⁵, voire infini⁴⁶, « ne comportant plus aucune hiérarchie naturelle et uni seulement par l'identité des lois qui le régissent dans toutes ses parties, ainsi que par celle de ses composants ultimes placés, tous, au même niveau ontologique⁴⁷ ». Le renversement cosmologique des physiciens fait émerger une nouvelle conception du monde où le sens n'est plus donné mais à construire. À l'image des corps qui le composent et qui ne se meuvent plus vers un centre, mais selon leurs

propres déterminations⁴⁸, les mouvements inhérents à l'espace cartésien sont à comprendre à partir d'eux-mêmes. En faisant de la matière le principe de son propre mouvement⁴⁹, la physique nouvelle fait du monde un chaos :

Dès lors, l'homme moderne est confronté à un espace composé de choses identiques à elles-mêmes et frustré de toute immatérialité ; en fait, un monde sans forme, un monde qui ne saurait plus se constituer en cosmos, rien d'autre qu'un chaos [...] ⁵⁰.

- 18 Le sens qui habitait ontologiquement le monde aristotélicien disparaît au profit d'une ouverture totale d'un espace matériel ayant une rationalité propre et immanente. Rien ne donne plus le sens au monde, aucun principe finaliste, aucune intelligence extérieure. « Il n'y a pas de qualité dans le royaume des nombres⁵¹ ». Seuls les hommes peuvent désormais attribuer une intelligibilité au monde, au moyen du seul langage qui peut refléter l'organisation interne de la matière : les mathématiques.

L'espace moderne qui se substitue au cosmos antique et médiéval est donc un espace géométrique aux lieux indifférenciés, un espace euclidien, c'est-à-dire homogène, isotrope, et infini⁵².

- 19 Le monde nouveau est sans différence qualitative (homogène), ontologiquement unifié à une matière unique (isotrope), et indifférent à la trajectoire des mouvements qui s'y réalise (infini), en ce sens il est identique à la géométrie euclidienne, extension homogène et nécessairement infinie, qui peut dès lors le décrire. En perdant son centre, l'univers perd toute extériorité du sens. L'ordre est consubstantiel à l'organisation des éléments. Le système fait loi, car ce n'est que dans l'interaction des corps que les choses changent. Le monde n'a plus de sens, l'ontologie est devenue acosmique⁵³.
- 20 Désormais, seul le langage mathématique permet de donner un sens au monde, de reconstruire un ordre. Toute prétention ontologique ayant disparu de l'espace acosmique, le savoir n'est que le reflet imagé d'un monde inaccessible. Le savoir n'est plus que représentation non plus d'un ordre du monde, mais de l'ordre de nos représentations. C'est le paradoxe du platonisme de Galilée⁵⁴, si les vérités sont à rechercher en nous-mêmes comme acte de réminiscence, notre savoir n'est que, et Kant le comprendra parfaitement, l'image de notre propre manière de connaître. Cette reconstruction de l'ordre du monde par les hommes, par l'esprit humain implique un changement dans l'ordre même du savoir qui modifie, par le truchement de la science, le rapport de l'homme à son monde et à lui-même.
- 21 Mais cette négativité de l'ordre du savoir qui ne peut être qu'ontologiquement second s'associe à une positivité de l'activité du savoir elle-même. Dans ce même mouvement qui fonde la science comme représentation iconique, la science quitte son statut de *theoria* contemplative qu'elle était chez les Grecs, pour devenir *praxis*, ou plutôt la recouvrir en annihilant la distinction de l'art et de la science dans un modèle de l'ingénieur savant. L'homme, au moyen de l'outil mathématique, est désormais libre de reconstruire le sens du monde et ainsi acquérir maîtrise et possession de cet espace vierge. La science perd son aspect contemplatif pour devenir performative au moment même où l'espace s'unifie et s'infini-tise laissant à l'homme, sans repère, toute marge de manœuvre pour appliquer son savoir au profit de sa maîtrise de la nature pour laquelle il n'a plus à avoir de respect. Seulement, enclos dans ce savoir iconique, l'homme tend à ne plus pouvoir connaître que les artefacts qu'il a lui-même constitués. Le savoir entre ainsi dans une circularité, représentée par la mise en abîme de la représentation dans le

tableau *Les Ménines* de Velasquez⁵⁵, de laquelle il ne peut s'échapper, illusoirement, qu'en associant l'image de la chose à la chose elle-même.

Figure 5

Diego Velázquez, *Les Ménines* (1656), huile sur toile, 318 x 276 cm, Musée du Prado, Madrid.

- 22 L'image perd son caractère de reflet, d'artefact, pour s'imposer comme élément de la réalité, comme instance ontologique, sans quoi, le savoir se comprendrait comme ce qu'il ne cesse de chasser pour mieux se définir⁵⁶ : une fiction. Ce que sont les objets n'est, somme toute, que de bien peu d'importance au regard d'un savoir iconique régi, en dernière instance, par un projet de maîtrise⁵⁷. La connaissance scientifique moderne du monde peut alors être qualifiée en son essence de « savoir iconique », ce qu'il convient de comprendre comme suit : « la totalité du réel est réduite à une image (*icon*) qui donne les moyens d'une maîtrise et d'une possession de la nature⁵⁸ ». À tel point que le langage perd progressivement, au profit de l'image et du regard, son statut de parole cosmogénitrice⁵⁹, il n'est plus que parole déconstructrice permettant la reconstruction par le regard au profit de la maîtrise et de la possession. C'est à ce point qu'est parvenue la médecine au xx^e siècle, ce qui explique l'annihilation du regard clinique par le « regard » imagique contemplatif.

2. 2. De la transparence à la translucidité

- 23 Bien que le passage d'un regard à l'autre se soit fait dans le silence d'une continuité historique cohérente, progressivement le changement s'est imposé comme révolution, comme rupture, puisque le nouveau « regard » a effacé le regard clinique. En effet, la clinique moderne qui était née de cette volonté de transparence, en subit aujourd'hui les excès et tend ainsi à disparaître⁶⁰ : « le clinicien est [...] dépossédé de son art qui

consistait tout entier à construire une représentation mentale de la lésion⁶¹ ». L'image mentale de la lésion que constituait le clinicien est remplaçait par l'image « réel » sur l'écran, et le travail d'interprétation est déplacé vers les spécialistes de l'imagerie. L'examen clinique fondé sur le signe disparaît au profit d'un dialogue entre le clinicien et le spécialiste, loin du corps souffrant et du malade. Le travail d'interprétation inhérent au regard clinique est remplacé par l'évidence objective donnée par l'image dans sa simple contemplation, sa vision.

- 24 Ainsi, de la qualité d'une chose qui, au travers de quelque chose, laisse voir une vérité, la transparence est devenue translucidité ou ce qui « est perméable à la lumière, qui la laisse passer, [mais] ne permet plus de distinguer nettement les objets⁶² ». La transparence est devenue opaque en se changeant en translucidité, ce qui a conduit le regard à devenir aveugle en se muant en simple vision. À ce titre la qualification par Masquelet du nouveau regard médical de « regard » semble inappropriée. En effet, le regard implique, dès sa définition⁶³, une attention portée à l'objet vers lequel les yeux se tournent, au contraire de la vision qui résume l'action de voir en tant que mécanisme physiologique faisant des stimulations lumineuses des sensations. Le travail de saisie s'est mué en simple réception. Comme le dit David Le Breton, « le visuel est le monde qui se donne sans y penser, sans altérité suffisante pour susciter le regard⁶⁴ ». Le regard a donc perdu son caractère réflexif et attentionnel, et la destruction du regard clinique par le nouveau « regard » contemplatif et imagique en témoigne.
- 25 La transparence devenue translucidité a conduit à l'effacement de la distance entre l'objet rendu transparent et l'objet à apercevoir derrière. La superposition du voile et de l'objet voilé dans la translucidité du corps a conduit au changement du regard, à la perte de la réflexivité, au changement de statut de l'image même. Car c'est bien l'image qui pose ici problème et engage la destruction de la transparence elle-même et donc les dérives des champs où elle s'applique comme transparence, bien qu'elle soit devenue translucidité. Comme le résume Ivan Illich, « l'image exprime la transformation du regard, d'acte extraverti de contact et de saisie en réception des choses que la lumière porte à l'œil⁶⁵ ». L'ontologie acosmique qui est au cœur du développement des sciences modernes et de la rationalité qui leur est associé met au premier plan l'image, le regard comme moyen de constitution du sens. Mais lorsque le regard perd sa qualité de tact, alors le sens s'épuise dans un simple coup d'œil où le vu vaut pour le vrai sans que le langage assure la nécessaire médiation de l'un à l'autre. Et dès lors, l'image équivaut à l'objet qu'elle représente engageant la transparence à perdre son caractère gnoséologique.
- 26 La transparence par l'image marque donc le retournement de la transparence : cette dernière ne laisse plus rien voir, elle engage une circularité du savoir qui à trop vénérer l'image a perdu l'imaginaire. À trop chercher la transparence, on a ainsi perdu toute vérité.
- 27 Ainsi s'est répandue l'idée que l'IRM permettait de voir le cerveau penser.

Figure 6

Coupe de tête vue par IRM.

- 28 L'image IRM fait oublier que ce que nous voyons n'est déjà qu'une moyenne d'autres images et que ce que nous prenons pour le cerveau en action n'est qu'une corrélation faite à partir de la mise en évidence de la consommation accrue d'oxygène dans une partie du cerveau. C'est ce qu'on nomme l'effet bold et qui apparaît alors comme le paradigme d'une neutralisation de la construction du sens du monde par les hommes au profit d'une acceptation des normes en place. Nous sommes invités à oublier le statut paradoxal de l'image pour lui vouer un culte en tant que présentation de la réalité, là où elle n'est que représentation d'une représentation. Édouard Zarifian rappelait dans le journal *Le Monde* en 2004 que « voir le cerveau penser n'est qu'une métaphore poétique⁶⁶ ». Mais sans imagination impossible de saisir cette métaphore et nous prenons les images pour les objets et les vessies pour des lanternes !
- 29 Et loin de s'atténuer, cette idéologie de la transparence devenue translucidité est renforcée par l'émergence des sciences humaines et sociales. C'est bien sur le vieux mode de la transparence et de la représentation classique que les sciences humaines, qui voient le jour au point de chevauchement des *épistémès*, tentent de retrouver l'homme et sa finitude. Ne parvenant pas à faire réellement émerger une forme nouvelle de représentation, les sciences humaines ne font que rabattre le pli de la transparence sur l'homme et son existence. La transparence, loin de disparaître, se réaffirme avec force par le déploiement du pli de la finitude. La figure de l'homme vient recouvrir mais renforcer le pli de la transparence qu'avait pris le savoir dès l'âge classique. Ainsi se déploie l'âge du show, l'âge de la transparence de l'homme suite à la transparence de la nature. À tous les niveaux ontologiques, la clarté a acquis le sens de transparence et de limpidité⁶⁷.

- 30 Ce redoublement de la transparence dans le pli de la finitude a engagé la modernité dans une idéologie de la transparence qui dépasse la simple matérialité des corps et donc la Nature pour atteindre l'être humain dans sa dimension de sujet conscient. L'idéal de transparence de la rationalité s'est déporté vers l'être humain en tant que sujet, et ainsi s'est développée une anthropologie de la transparence où la médecine répond aux sciences humaines comme le corps à la conscience.

3. Le sujet transparent et l'usage de la translucidité

- 31 C'est toute notre anthropologie contemporaine qui se trouve finalement fondée sur la transparence, puisque en réponse au modèle médical du corps transparent, ont été pensés des modèles du sujet humain faisant de la même transparence. L'idée même que nos sociétés se font du sujet humain trahit en effet la main mise de la transparence sur nos représentations. Les différentes conceptions du sujet qui au croisement de la médecine et de la démocratie ont vu le jour au cours du xx^e siècle reposent toutes sur une affirmation ou une volonté de transparence. Ces différentes modélisations du sujet humain peuvent se résumer, comme le fait Frédéric Dubas⁶⁸, en quatre grandes figures que sont l'Homme, la personne, le citoyen et le sujet psychanalytique.
- 32 Autour d'une conception de l'homme rationnel et volontaire héritée de la Renaissance et des Lumières, le sujet est aujourd'hui pensé comme étant transparent à lui-même, ne devant, selon la célèbre phrase de Kant⁶⁹, sa sortie de sa minorité qu'au courage de se servir de son entendement. Je sais donc je fais. La volonté est revendiquée comme assurance de la liberté humaine, sous-entendant une capacité de l'être humain à avoir accès à ses propres représentations, ses propres ressentis, et étant capable d'agir dessus pour favoriser sa liberté. L'autonomie implique l'autoscopie. L'homme serait digne et libre, car autonome et rationnel dans son jugement, capable de faire table rase pour pouvoir juger ses propres jugements à l'aune de ce qu'il est, et en toute transparence avec lui-même. Ainsi est pensée aujourd'hui la personne humaine, non plus masque de théâtre⁷⁰ derrière lequel se cacherait l'individu, mais une réelle représentation de soi que l'on affiche aux yeux de tous. Le modèle moral est redoublé d'un modèle juridique où l'information devient le cœur du maintien d'une liberté du sujet dans l'espace social. Le sujet de droit est la personne physique ou morale soumise à un système juridique donné. C'est le fondement de la démocratie juridique où importe le respect des libertés et demandes individuelles. Le sujet politique reprend donc cette même forme et le citoyen accepte d'aliéner sa liberté, de se rendre transparent aux autres, et ce au profit du maintien du bien commun⁷¹.
- 33 *In fine*, ces trois conceptions pensent communément le sujet comme transparent à lui-même, capable d'accéder à ses représentations, aux causes de ses actions et capables d'agir sur les origines de ses propres comportements. C'est une conception réductrice où le sujet est considéré comme naturellement volontaire, libre, pensant, conscient, en accord avec le cogito cartésien. En énonçant que le sujet n'existe que s'il pense, Descartes fixe en effet la reconnaissance du sujet par lui-même dans la transparence de ces déterminations comme la source ontologique de ce sujet. C'est ce qui lui permet d'asseoir sa conception mécaniste du réel et du corps. Et c'est donc cette perspective que retrouvent les conceptions modernes du sujet dans le paradigme cognitiviste. Le sujet, une fois informé, ne peut que prendre les décisions nécessaires à son bien-être⁷². C'est le principe de la responsabilité qui se base sur la maîtrise totale du sujet par lui-

même du fait de sa transparence : « Nul homme informé ne peut agir à l'encontre de son intérêt ».

- 34 Mais l'homme n'est pas simplement un animal politique et rationnel, selon la définition d'Aristote, il n'est pas entièrement transparent à lui-même. C'est ce qu'a compris le quatrième modèle, celui du sujet psychanalytique, qui, en introduisant la notion d'inconscient, ne réduit plus le sujet à sa volonté. L'homme n'est pas que raison et jugement, il est aussi passion et le temps a montré que la raison ne pouvait contrôler les passions. Cette facette de l'homme a été remise sur le devant de la scène par la psychanalyse et sa conception de l'homme comme être de désir et de pulsion. La mise en avant de l'inconscient a fait descendre la volonté, l'entendement et la raison du piédestal de l'humanité.

Le sujet de la psychanalyse est donc d'abord le sujet en tant qu'il est habité par une chaîne de discours dont il n'est pas en quelque sorte l'auteur au sens de la communication, mais dont il est bien plutôt le dépositaire, et où il surgit comme sujet, en tant qu'effet de signification⁷³.

- 35 Un sujet ignorant la cause de ses désirs. Néanmoins, la pratique psychanalytique vise à faire advenir à la conscience les déterminations de l'inconscient, et en ce sens, le modèle psychanalytique, valide et renforce même les modèles précédents⁷⁴. La transparence même si elle n'est plus reconnue comme élément ontologique fondamental est néanmoins revendiquée comme but premier.
- 36 Ainsi, c'est toute une anthropologie de la transparence qui s'est ainsi progressivement mise en place, au profit d'un pouvoir sur la vie. La diffusion du modèle de la rationalité médicale à la sphère non médicale, à la sphère sociale, a engagé la transmission du règne de l'image du champ du corps à celui des existences. L'idéologie de la transparence qui avait atteint la rationalité a pu dès lors se répandre jusqu'à la démocratie. Car si l'image vaut pour elle-même et fascine pour ce qu'elle est, c'est que comme le dénonçait déjà Freud, elle répond à cette pulsion scopique inhérente à notre pulsion de maîtrise et qui régit désormais toute nos tentatives de savoir. La translucidité assure le contrôle de chacun sur chacun.
- 37 La translucidité qui, au moyen de l'image, fait du vivant le sujet et l'objet de la transparence, engageant sa transformation en idéologie aliénante s'impose comme une construction gnoséologique répondant à un pouvoir qui lui aussi vise la vie. Michel Foucault note en effet que le pouvoir disciplinaire, sans changer, s'est modifié en changeant d'objet, en se faisant pouvoir sur la vie. C'est la naissance de la biopolitique entendue comme un ensemble de pouvoirs (bio-pouvoirs) qui vise à gouverner l'ensemble des vivants constitués en population. Si le pouvoir disciplinaire visait grâce à l'anatomopolitique⁷⁵ à gérer et dresser les individus, la biopolitique s'intéresse elle à la gestion et à l'entretien de la population définie comme un « ensemble d'êtres vivants traversés, commandés par des processus et des lois biologiques⁷⁶ ».

Figure 7

Frontispice de *L'orthopédie ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps* de Nicolas Andry de Boisregard, 1749, repris dans Michel Foucault, 1975, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.

- 38 La biopolitique, fonctionnant autour de la régulation des populations dans le but de leur accroissement et de leur rentabilité, fait appel à la médecine et à la biologie comme savoir sur la vie pour se déployer. La médecine devient un outil de contrôle possible de l'ensemble de la population et du corps social : « La médecine, c'est un savoir-pouvoir qui porte à la fois sur le corps et sur la population, sur l'organisme et sur les processus biologiques, et qui va donc avoir des effets disciplinaires et des effets régularisateurs⁷⁷ ». La biopolitique, à travers des biopouvoirs locaux, s'occupera donc de la gestion de la santé, de l'hygiène, de l'alimentation, de la sexualité, de la natalité, etc. dans la mesure où ils sont devenus des enjeux politiques. Elle est à l'origine de la médicalisation progressive mais certaine de la vie sociale étendant son champ d'application de la *bios*, la vie biologique, à la *zoé*, la vie subjective individuelle et sociale, et ainsi à l'extension du principe de la transparence à l'ensemble de la société. Comme le résume Ivan Illich, un nouveau vouloir scopique va s'affirmer également en dehors de la médecine⁷⁸. Ainsi se dévoilent, dans notre société, des dérives de cette exigence de transparence, car « tout autant qu'elle mime la perception par une quasi-présence, l'image mime la liberté par une quasi-satisfaction du désir⁷⁹ ». La transparence translucide engendre des dérives politiques autant que scientifiques du fait de l'annihilation de l'esprit critique et du recul nécessaire à l'image qu'elle provoque.
- 39 À la lumière de cette analyse, certains phénomènes sociaux qui, au premier abord, peuvent paraître paradoxaux, deviennent intelligibles. Telle est la persistance du secret dans une société dirigée par la transparence. Du secret médical au secret de l'instruction, en passant par le secret de fabrique, le secret d'État ou le secret-défense,

la transparence semble trouver des limites qui l'interrogent. Le respect de la vie privée par le secret s'impose là même où la transparence a mué l'intimité en une extimité assumée⁸⁰. Et pourtant, au-delà de cette anthropologie transparente omniprésente, un paradoxe se fait jour là où la dignité humaine, le respect de ce qui serait une nature humaine profonde, se fait par le maintien du secret. Celui-ci s'impose en effet comme le dernier rempart de protection de notre humanité. Le secret médical mais également juridique, le droit à la vie privée, s'impose comme garant du respect de la dignité humaine. Paradoxe d'un paradigme qui atteint ses propres limites. Le secret est le discret ciment d'une démocratie qui prône la transparence sans pouvoir l'assumer entièrement. Une démocratie qui prône la translucidité sous couvert de n'être que de la transparence et qui dès lors favorise l'image de la démocratie au profit de la démocratie de terrain. C'est ce que dénonce Marcel Gauchet⁸¹ en montrant que la démocratie se satisfait aujourd'hui d'une revendication de la démocratie juridique au lieu de favoriser des pratiques démocratiques effectives. Ainsi, la démocratie joue-t-elle contre elle-même en validant la translucidité biopolitique. C'est ainsi que la génération des transparents croit que « Big Brother est un reality show⁸² ».

- 40 C'est ainsi que l'on cherche à imposer des scanners corporels, machine à tout voir, dans les aéroports et ce au profit de la sécurité et de l'amélioration des conditions de transports. Le slogan biopolitique qui veut qu'on aliène sa liberté, soit-disant au profit de la sécurité, alors que le but est le contrôle n'a jamais été aussi vrai. La gestion des populations exige quelque chose qui s'appelle liberté, mais même cette dernière est devenue transparente. Elle n'existe que si on peut l'afficher, comme le démontre encore une fois la génération des transparents qui adore partager ses expériences avec la planète entière sur MySpace, Facebook ou Twitter⁸³ faisant de l'affichage de leur existence un espace de liberté là où elle n'est qu'un moyen renforcé de contrôle. La translucidité marque la fin de la transparence qui s'est troublée⁸⁴, qui est devenue opaque.
- 41 À force de revendication de la transparence, il n'y a plus rien derrière, rien qui ne soit intelligible : le mystérieux s'est évaporé entraînant avec lui la transparence dans un cercle vicieux où elle perd son objectif premier de dévoilement de quelque chose de plus profond. À force de vouloir tout voir, il n'y a plus rien à dévoiler. Ainsi, l'exposition Bodies⁸⁵, qui expose partout dans le monde des corps plastinés, permettant de voir, sous tous les angles des organismes ou des organes hors du corps et dont le point d'orgue est un corps humain coupé en fines tranches transparentes et ainsi reconstitué dans du plexiglas, laisse entendre que nous pouvons tout savoir du corps car nous avons tout vu.

Figure 8

Photographie d'un corps plastiné par G. Von Hagen, exposition *Bodies*

- 42 Avec la relégation du corps et du langage interprétatif, le sens même de nos conduites, de nos actions, de nos représentations n'est plus mis en question, il est offert avec l'image. Cet appauvrissement du regard semble caractériser l'épistémè contemporaine de la représentation qui n'est plus que présentation : « l'image cesse d'être une représentation des choses pour être un instrument direct d'intervention sur les choses et de production des choses⁸⁶ ». C'est cette mutation qu'Ivan Illich nomme l'âge du show, « un âge au cours duquel l'œil devient dépendant de l'interface plutôt que de l'imagination⁸⁷ ».

4. Savoir regarder en transparence

- 43 Pourtant Descartes nous invitait déjà à remarquer « qu'il n'y a aucunes images qui doivent en tout ressembler aux objets qu'elles représentent : car autrement il n'y aurait point de distinction entre l'objet et son image⁸⁸ ». Au contraire, « pour être plus parfaite en qualité d'images, et représenter au mieux un objet, elles doivent ne lui pas ressembler⁸⁹ ». Loin de nous l'idée de fustiger la technologie qui nous offre des images qui semblent réelles. L'archéologie du paradigme de la translucidité nous invite au contraire à remettre en question notre rationalité comme usage de cette technologie. Comme le dit Pierre-Maxime Schuhl, « Savoir regarder : c'est tout le secret de l'invention scientifique, du diagnostic éclair des grands cliniciens, du "coup d'œil" des vrais stratèges⁹⁰ ». Or, c'est bien le savoir regarder que nous avons perdu et qu'il nous faut à nouveau cultiver. Nous revendiquons en ce sens et avec Ivan Illich, une « askêsis (discipline) du regard, laquelle débouche sur la culture éthique du coup d'œil⁹¹ ». Loin de dénigrer l'image au profit de la défense d'un platonisme éculé, le philosophe s'impose comme énonciateur de la prise de recul nécessaire à l'égard de l'image et des voies de constitution d'une éthique du regard.
- 44 Il s'agit de retrouver le regard comme lieu d'une rencontre intersubjective, à l'instar de ce qu'il fut chez Sartre par exemple. À suivre cette voie phénoménologique, il nous faut

donc rappeler la distinction, apparemment oubliée, entre le corps comme unité psychosomatique (tel que l'explicite le schéma corporel) et l'image du corps. Car l'intersubjectivité, si elle démarre par l'entrée du corps de l'autre dans mon champ de perception, se poursuit par un travail empathique de constitution de l'autre comme sujet, comme chair par l'intermédiaire du chiasme de la représentation⁹². Il faut retrouver ce travail attendant au regard pour qu'il reste regard ; ce travail qui fait que la connaissance de soi n'est que le premier pas du souci de soi⁹³. Un *conatus* comme effort, une *askêsis* comme formation personnelle. Le renouvellement de la modélisation du corps est une voie de cette reconstruction d'une éthique du regard. Le retour au corps et aux pratiques corporelles peut assurer le renouveau d'un regard qui ne soit pas simple vision, mais qui associe un sens critique au primat de la vision. En effet, l'implication du corps dans le monde et du monde dans le corps tel que décrit par la phénoménologie se veut une invitation au dépassement des cadres de notre rationalité. La connaissance, loin d'être neutre et objective, se veut une action proprement humaine, un choix d'être au monde spécifique, un positionnement éthique qui implique qu'on ne puisse réduire le corps à des propriétés physico-chimiques⁹⁴. Penser le corps à partir de l'être-au-monde permet de déplier par la chair, et l'entrelacement, le pli de notre modernité. C'est l'œuvre de la philosophie du corps⁹⁵ qui revendique une transparence des modèles du corps permettant la réelle constitution d'une épistémologie de cet objet philosophique, qui on le voit ici, prend toute son importance dans notre modernité, tout en proposant une critique de la translucidité.

- 45 Nous ne pouvons ici qu'esquisser un travail qui ne peut se résumer en quelques pages, celui d'une critique de la rationalité médicale qui prendrait en compte les modalités de subjectivation des acteurs⁹⁶ afin de dépasser des modélisations du corps et du sujet entraînant des dérives scientifiques autant que démocratiques, telles celles impliquées par la translucidité. Simplement, pouvons-nous envisager que l'immersion comme modèle de constitution du soi et du monde⁹⁷ dans un même mouvement de co-construction du sens s'affiche aujourd'hui comme une voie pertinente, une de ces caisses de résonances⁹⁸ qui ouvrent la voie de la pensée et de l'action pour les autres. Voie d'une ontologie et d'une considération du corps qui favorise la critique de la rationalité scientifique contemporaine, celle-là même qui favorise l'image et la translucidité, au profit d'une forme renouvelée de rationalité incluant l'imagination comme complément de l'image, l'opacité comme complément de la transparence, les sensations comme complément du sens⁹⁹, les émotions comme complément de l'analyse¹⁰⁰, la subjectivité comme incontournable de l'objectivité.

Conclusion

- 46 Du corps à l'âme, de l'objectif au subjectif, de l'organisme au sujet, la transparence a envahi nos représentations par le truchement d'une rationalité qui la favorise comme canon du vrai. Elle est devenue la pierre angulaire sur laquelle repose notre société. Elle n'est plus seulement un droit ou un but, elle est une exigence morale¹⁰¹. Tout doit être transparent : notre naissance, nos amours, nos conversations, notre domicile, notre fortune, notre pauvreté, notre mort doivent être exposés à la lumière ; ce qui est caché devient suspect. L'intimité, la confiance, la relation personnelle deviennent anachroniques, désuètes, nous voici exilés de l'intime¹⁰². Il y a un « vertige de la transparence¹⁰³ » qui habite notre modernité occidentale. Mais à vouloir trop dévoiler

la Nature, l'homme a constitué un rapport singulier au monde et à lui-même qui tend à l'annihilation de l'objet perçu. Il ne reste plus que l'homme qui regarde derrière le voile devenu transparent. Cet excès et ces dérives de la rationalité contemporaine nous invitent donc à la remise en question de notre vision qui n'est plus regard. La mutation de la transparence en translucidité a conduit cette exigence à des dérives qui mettent en danger la transparence elle-même comme principe gnoséologique et démocratique par l'oubli de la réflexivité. L'établissement d'un rapport sain de soi à soi, de soi aux autres, la constitution d'une société démocratique à proprement parler nécessite de réinstaurer le secret et le mystère qui seul laisse place à l'interprétation et à la création de sens, sans quoi tout sens critique disparaîtra au profit de l'adoption aveugle des normes établies, engageant la longue déchéance d'une humanité qui perdant la création, renierait sa normativité première. La mise en place d'une éthique du regard, fondée sur une épistémologie du corps qui ne le sépare plus du monde et du sujet demande donc à advenir comme travail proprement philosophique en tant que « le philosophe aspire à atteindre une vérité qui se situe au-delà de l'œil¹⁰⁴ ».

BIBLIOGRAPHIE

Ackerknecht Erwin Heinz, 1967, *La médecine hospitalière à Paris (1794-1848)*, Paris, Payot, 1986.

Andrieu Bernard, *La nouvelle philosophie du corps*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2001.

Andrieu Bernard, *Le monde corporel*, Lausanne, L'âge d'homme, 2010.

Andrieu Bernard (dir.), *Philosophie du corps*, Paris, Vrin, 2010.

Birman Joël, *Foucault et la psychanalyse*, Lyon, Parangon-Vs, 2007.

Bonnot De Condillac Étienne, *La logique ou les premiers développements de l'art de penser* [1780], in Georges Le Roy (éd.), *Œuvres philosophiques*, PUF, 1948, t. XXXIII, vol. 2.

Bredin Jean-Denis, 2001, « Secret, transparence et démocratie », *Pouvoirs*, n° 97, 2001, p. 5-16.

Cabanis Pierre-Jean-Georges, *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, Impr. de Crapelet, chez Crapart, Caille et Ravier, 1804.

Canguilhem Georges, « La pensée et le vivant », *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1957, p. 9-13.

Carcassonne Guy, « Le trouble de la transparence », *Pouvoirs*, n° 97, 2001, p. 17-23.

Couturier Daniel, David Georges, Lecourt Dominique, Sraer Jean-Daniel, Sureau Claude (dir.), *La mort de la clinique ?*, PUF, Paris, 2009.

Depraz Natalie, *Transcendance et incarnation : Transcendance et Incarnation : Le statut de l'intersubjectivité comme altérité à soi chez Husserl*, Paris, Vrin, 1995.

Descartes René, « La dioptrique » [1637], in *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1953.

Descartes René, « Les principes de la philosophie » [1644], in *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1953.

- Descartes René, *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1953.
- Doron Claude-Olivier, « Introduction : les métamorphoses du corps », in Alain-Charles Masquelet, *Le corps relégué*, Paris, PUF, 2007.
- Dubas Frédéric, *La médecine et la question du sujet*, Paris, Belles-Lettres, 2004.
- Dumouchel Paul, *Émotions. Essai sur le corps et le social*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo (les empêcheurs de penser en rond), 1995.
- Foucault Michel, « Introduction », in Ludwig Binswanger, *Le Rêve et l'Existence*, Jacqueline Verdeaux (trad.), Paris, Desclée de Brouwer, 1954.
- Foucault Michel, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.
- Foucault Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- Foucault Michel, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France. 1976*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997.
- Foucault Michel, « Les mailles du pouvoir » [1981], *Dits et écrits*, texte 297, Paris, Gallimard (Quarto), 2001, vol. 2, p. 1001-1012.
- Foucault Michel, *L'Herméneutique du sujet, Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Gallimard/Seuil, 2001.
- Foucault Michel, *Naissance de la clinique* [1963], Paris, PUF (Quadrige), 2003.
- Foucault Michel, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004.
- Foucault Michel, *Le gouvernement de soi et des autres, Cours au Collège de France. 1982-1983*, Paris, Gallimard/Seuil, 2008.
- Freed Josh, "Next up: Google Anatomy and Google Ogle", *The Montreal Gazette*, 5 mai 2009.
- Gauchet Marcel, *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002.
- Gori Roland, Del Volgo Marie-José, *La santé totalitaire, Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, 2005.
- Gori Roland, Del Volgo Marie-José, *Exilés de l'intime. La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Paris, Denoël, 2008.
- Hadot Pierre, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, 2004.
- Illich Ivan, « Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire » [1995], *La perte des sens*, Paris, Fayard, 2006.
- Illich Ivan, « Surveiller son regard à l'âge du "show" » [1993], in *La perte des sens*, Paris, Fayard, 2006, p. 187-231.
- Kant Emmanuel, Réponse à la question « Qu'est-ce que les Lumières ? » [1784], Paris, Garnier Flammarion, 1991.
- Keel Othmar, *Cabanis et la généalogie épistémologique de la médecine clinique*, thèse à l'université Mc Gill, Montréal, 1977.
- Keel Othmar, *L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe. 1750-1815*, Genève, Goerg éditeur/Presses universitaires de Montréal, 2001.

Klein Alexandre, « Quel sujet pour l'éducation à la santé ? Les apports de Michel Foucault pour les interventions éducatives en santé publique », *Recherches & éducations*, n° 3, « Santé et éducations », 2010, J. Descarpentries, A. Klein, S. Parayre (dir.), p. 47-75.

Klein Alexandre, (dir.), *Les sensations de santé. Pour une épistémologie des pratiques corporelles du sujet de santé*, Nancy, PUN, 2010.

Klein Alexandre, *Corps et sujet dans la médecine contemporaine*, doctorat de philosophie en cours sous la direction de B. Andrieu, 2012.

Koyré Alexandre, « Galilée et la révolution scientifique », Conférence au palais de la découverte le 7 mai 1955.

Koyré Alexandre, *Du monde clos à l'univers infini* [1957], Paris, Gallimard, 1973.

Koyré Alexandre, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1976.

Le Breton David, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990.

Le Porrier Herbert, *Le médecin de Cordoue*, Paris, Seuil, 1974.

Marejko Jan, *Cosmologie et politique*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989.

Masquelet Alain-Charles, « Mutations du regard médical », in Alain-Charles Masquelet (dir.), *Le corps relégué*, 2007, p. 57-68.

Massis Thierry, « La transparence et le secret. Champ social, débat de conscience », *Études*, 2001/6, t. 394, p. 751-761.

Ong Walter Jackson, *The presence of the Word*, New Haven, Yale University Press, 1967.

Perrot Michelle, « Avant et ailleurs » [1985], in Philippe Ariès, Georges Duby, *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, vol. 4, 1985.

Schuhl Pierre-Maxime, *Le Merveilleux. De la pensée à l'action*, Paris, Flammarion, 1952.

Stengers Isabelle, *Ces catastrophes qui s'annoncent*, Paris, La Découverte (les empêcheurs de penser en rond), 2009.

Tisseron Serge, *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay éditions, 2001.

Tisseron Serge, *Virtuel, mon amour*, Paris, Albin Michel, 2008.

Van Eynde Laurent, *L'ontologie acosmique : la crise de la modernité chez Pascal et Heidegger*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1993.

NOTES

1. Claude-Olivier Doron, « Introduction : les métamorphoses du corps », in Alain-Charles Masquelet, *Le corps relégué*, Paris, PUF, 2007, p. 3-14, ici, p. 10.

2. Pierre Hadot, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de Nature*, Paris, Gallimard, 2004.

3. Le petit Robert.

4. Trésor de la langue française informatisé : <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>

5. Selon le Petit Robert, ce qui transparait est ce qui se laisse voir au travers de quelque chose.

6. David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 1990, p. 206 : « La modernité coïncide avec un monde mis à plat, hyperréel (pour reprendre la formule de J. Baudrillard) qui ne tolère plus la distance ni le secret et impose une transparence, une visibilité qui ne doit rien épargner ».

7. Josh Freed, "Next up: Google Anatomy and Google Ogle", *The Montreal Gazette*, 5 mai 2009, notre traduction.
8. *Ibid.*
9. Serge Tisseron, *Virtuel, mon amour*, Paris, Albin Michel, 2008.
10. David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, 1990, p. 212, l'« espace intérieur de l'homme est autant surexposé que son espace social ».
11. Pierre-Jean-Georges Cabanis, *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, Impr. de Crapelet, chez Crapart, Caille et Ravier, 1804.
12. Dans son roman sur Maïmonide, intitulé *Le médecin de Cordoue*, Herbert le Porrier narre une anecdote qui traduit bien l'esprit de fidélité aux Anciens qui animait les médecins du Moyen Âge : « L'Ars parva à portée de la main, nous travaillâmes tard dans la nuit à fouiller les entrailles [...] Nous constatâmes que le grand vaisseau du foie ne se trouvait pas à la place indiquée par le livre, que la forme de la poche stomachique ne coïncidait pas avec la description qui en était faite, et que le nerf du diaphragme émergé où il n'était pas recommandé de le chercher. Avensole décréta que ce cadavre était mal fait. On ne pouvait admettre que Galien se fut trompé » (Herbert Le Porrier, *Le médecin de Cordoue*, Paris, Seuil, 1974, p. 105).
13. Sur la temporalité de l'avènement de la clinique moderne, nous nous référons ici à Keel, plutôt qu'à Foucault : Othmar Keel, *L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe. 1750-1815*, Genève, Goerg éditeur/Presses universitaires de Montréal, 2001.
14. Erwin Heinz Ackerknecht, 1967, *La médecine hospitalière à Paris (1794-1848)*, Paris, Payot, 1986.
15. Michel Foucault, *Naissance de la clinique* [1963], Paris, PUF (Quadrige), 2003.
16. *Ibid.*, p. 171.
17. Bien que l'Analyse s'impose, comme l'a montré Jacques Léonard, comme la première révolution médico-biologique, Othmar Keel a montré qu'il fallait nuancer le rôle de l'Analyse et des Idéologues dans la naissance de la clinique. Voir à ce propos, Othmar Keel, *Cabanis et la généalogie épistémologique de la médecine clinique*, thèse à l'université Mc Gill, Montréal, 1977.
18. Étienne Bonnot De Condillac, *La logique ou les premiers développements de l'art de penser* [1780], I, 1, Georges Le Roy (éd.), *Œuvres philosophiques*, PUF, 1948, t. XXXIII, vol. 2, p. 376 : « Parce qu'on n'analyserait pas une campagne, si la vue ne l'embrassait pas toute entière, on n'analyserait pas sa pensée, si l'esprit ne l'embrassait pas toute entière également. Dans l'un ou l'autre cas, il faut tout voir à-la-fois ».
19. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, 1963, p. 123.
20. Notons que le terme de stéthoscope, inventé par Laennec sur la base du terme grec *sthetos* qui signifie poitrine, bien qu'il serve à écouter, inclut la particule *scope* signifiant voir, témoignant du primat du regard sur la pensée médicale de cette époque.
21. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, 1963, p. 115.
22. *Ibid.*, p. 199, « Le nouvel esprit médical [...] n'est pas autre chose qu'une réorganisation épistémologique de la maladie où les limites du visible et de l'invisible suivent un nouveau dessin ».
23. *Ibid.*, p. 125-149.
24. Frédéric Dubas, *La médecine et la question du sujet*, Paris, Belles-Lettres, 2004, p. 17.
25. « Il y a identité du normal et du pathologique, aux variations quantitatives près ». Voir à ce propos les analyses de Georges Canguilhem dans son *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* de 1943.
26. Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, 1963, p. 149.
27. *Ibid.*, p. 121.
28. *Ibid.*, p. 1.
29. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
30. Vertical en tant qu'il s'applique du souverain vers ses sujets selon le modèle de la pyramide.
31. *Ibid.*, p. 234.

32. *Ibid.*
33. Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France. 1978-1979*, Paris, Gallimard/Seuil, 2004.
34. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, p. 240-241.
35. Michelle Perrot, « Avant et ailleurs » [1985], Philippe Ariès, Georges Duby, *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, vol. 4, 1985, p. 17.
36. Alain-Charles Masquelet, « Mutations du regard médical », in Alain-Charles Masquelet (dir.), *Le corps relégué*, 2007, p. 57-68.
37. *Ibid.*, p. 66.
38. Michel Foucault, « Introduction », Ludwig Binswanger, *Le Rêve et l'Existence*, trad. Jacqueline Verdeaux, Paris, Desclée de Brouwer, 1954 ; repris dans *Dits et Écrits*, texte 1, Gallimard (Quarto), vol. 1, p. 93-147, ici, p. 143.
39. Ivan Illich, « Surveiller son regard à l'âge du "show" » [1993], in *La perte des sens*, Paris, Fayard, 2006, p. 187-231.
40. Bernard Andrieu, *La nouvelle philosophie du corps*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2001.
41. René Descartes, « La dioptrique » [1637], in *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1953, p. 180.
42. René Descartes, « Les principes de la philosophie » [1644], in *Œuvres et Lettres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1953, p. 558 : « si clairs et si évidents que l'esprit humain ne puisse douter de leur vérité ». À noter que pour Descartes d'ailleurs, la philosophie est une question de vision : « c'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher », p. 558.
43. Walter Jackson Ong, *The presence of the Word*, New Haven, Yale University Press, 1967, p. 221.
44. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 320.
45. Le mot est de Descartes qui dans sa lettre à Chanut du 6 juin 1647 le préfère au mot infini qui le soumet aux foudres de l'Église. René Descartes, *Œuvres et lettres*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1953, p. 1272-1278, ici, p. 1273.
46. Bien que Galilée ne proclame jamais l'infinitude de l'univers, il l'implique de fait dans sa volonté de géométrisation de l'espace. Voir à ce propos, Laurent Van Eynde, *L'ontologie acosmique : la crise de la modernité chez Pascal et Heidegger*, Bruxelles, Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1993, p. 40.
47. Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini* [1957], Paris, Gallimard, 1973, p. 11.
48. Il faut attendre Leibniz pour que soit théorisé une matière trouvant en elle-même la source de son mouvement, néanmoins, même si chez Descartes, le mouvement d'un corps lui vient d'un autre corps extérieur, le mouvement n'est pas extérieur au monde matériel qui vaut comme matière unique du fait de son homogénéité.
49. Certes, un corps ne peut, selon le principe d'inertie, se mouvoir par lui-même, son mouvement est toujours relatif au repos d'un autre corps, mais une fois en mouvement, ce corps le reste éternellement si tant est qu'aucune force extérieure ne l'empêche de le faire. Alexandre Koyré, « Galilée et la révolution scientifique », Conférence au palais de la découverte le 7 mai 1955, reprise dans Alexandre Koyré, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1976, p. 196-212, ici, p. 200.
50. Laurent Van Eynde, *L'ontologie acosmique : la crise de la modernité chez Pascal et Heidegger*, p. 42.
51. Alexandre Koyré, « Galilée et la révolution scientifique » p. 211.
52. *Ibid.*, p. 42-43.
53. Laurent Van Eynde, *L'ontologie acosmique : la crise de la modernité chez Pascal et Heidegger*.
54. Alexandre Koyré, « Galilée et Platon », 1943, Alexandre Koyré, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, p. 166-195.
55. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, p. 19-31.
56. Isabelle Stengers, *L'invention des sciences modernes*.

57. Laurent Van Eynde, *L'ontologie acosmique : la crise de la modernité chez Pascal et Heidegger*, p. 38.
58. Jan Marejko, *Cosmologie et politique*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1989, p. 85.
59. *Ibid.*, p. 69.
60. Daniel Couturier, Georges David, Dominique Lecourt, Jean-Daniel Sraer, Claude Sureau, (dir.), *La mort de la clinique ?*, PUF, Paris, 2009.
61. Alain-Charles Masquelet, *Le corps relégué*, p. 66.
62. Le Petit Robert.
63. Le Petit Robert.
64. David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, 2006, p. 65.
65. Ivan Illich, « Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire » [1995], *La perte des sens*, Paris, Fayard, 2006, p. 287-326, ici, p. 305-306.
66. Cité par Roland Gori, Marie-José Del Volgo, *La santé totalitaire, Essai sur la médicalisation de l'existence*, Paris, Denoël, 2005, p. 75.
67. TLF.
68. Frédéric Dubas, *La médecine et la question du sujet*.
69. Emmanuel Kant, Réponse à la question « Qu'est-ce que les Lumières ? » [1784], Paris, Garnier Flammarion, 1991, p. 41-51.
70. En latin, le terme *persona*, qui a donné personne, qualifiait autrefois le masque de théâtre.
71. Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, 1762.
72. Alexandre Klein, « Quel sujet pour l'éducation à la santé ? Les apports de Michel Foucault pour les interventions éducatives en santé publique », *Recherches & éducations*, n° 3, « Santé et éducations », 2010, sous la direction de J. Descarpentries, A. Klein, S. Parayre, p. 47-75.
73. Dominique Weil, « À propos du sujet en psychanalyse », 2002.
74. Voir à ce propos les analyses foucaaldiennes sur la psychanalyse comme renouveau du modèle de l'aveu chrétien (Joël Birman, *Foucault et la psychanalyse*, Lyon, Parangon-Vs, 2007).
75. L'anatomopolitique est une technologie de pouvoir qui s'applique à l'individu dans le détail de leur corps, de leurs gestes, de leurs usages, comportements et habitudes.
76. Michel Foucault, « Les mailles du pouvoir » [1981], *Dits et écrits*, texte 297, Paris, Gallimard (Quarto), 2001, vol. 2, p. 1001-1012, ici, p. 1012.
77. Michel Foucault, *Il faut défendre la société. Cours au Collège de France. 1976*, Paris, Gallimard/Seuil, 1997, p. 225.
78. Ivan Illich, « Surveiller son regard à l'âge du "show" », p. 229.
79. Michel Foucault, « Introduction », p. 143.
80. Serge Tisseron, *L'intimité surexposée*, Paris, Ramsay éditions, 2001.
81. Marcel Gauchet, *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002.
82. Josh Freed, "Next up: Google Anatomy and Google Ogle".
83. *Ibid.*
84. Guy Carcassonne, « Le trouble de la transparence », *Pouvoirs*, n° 97, 2001, p. 17-23.
85. <http://www.bodiestheexhibition.com/>
86. Claude-Olivier Doron, « Introduction : les métamorphoses du corps », 2007, p. 11.
87. Ivan Illich, « Surveiller son regard à l'âge du "show" », p. 204.
88. René Descartes, 1637, « La dioptrique », p. 204.
89. *Ibid.*
90. Pierre-Maxime Schuhl, 1952, *Le Merveilleux. De la pensée à l'action*, Paris, Flammarion, p. 209.
91. Ivan Illich, « Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire », p. 288.
92. Natalie Depraz, *Transcendance et incarnation : Transcendance et Incarnation : Le statut de l'intersubjectivité comme altérité à soi chez Husserl*, Paris, Vrin, 1995.

93. Michel Foucault, *L'Herméneutique du sujet, Cours au Collège de France. 1981-1982*, Paris, Gallimard/Seuil, 2001 ; *Le gouvernement de soi et des autres, Cours au Collège de France. 1982-1983*, Paris, Gallimard/Seuil, 2008.
 94. Georges Canguilhem, « La pensée et le vivant », *La connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1957, p. 9-13.
 95. Bernard Andrieu (dir.), *Philosophie du corps*, Paris, Vrin, 2010.
 96. Alexandre Klein, *Corps et sujet dans la médecine contemporaine*, doctorat de philosophie en cours sous la direction de B. Andrieu.
 97. Bernard Andrieu, *Le monde corporel*, Lausanne, L'âge d'homme, 2010.
 98. Isabelle Stengers, *Ces catastrophes qui s'annoncent*, Paris, La Découverte (les empêcheurs de penser en rond), 2009.
 99. Alexandre Klein, (dir.), *Les sensations de santé. Pour une épistémologie des pratiques corporelles du sujet de santé*, Nancy, PUN, 2010.
 100. Paul Dumouchel, 1995, *Émotions. Essai sur le corps et le social*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo (les empêcheurs de penser en rond), 1995.
 101. Jean-Denis Bredin, 2001, « Secret, transparence et démocratie », *Pouvoirs*, n° 97, p. 5-16.
 102. Roland Gori, Marie-José Del Volgo, *Exilés de l'intime. La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Paris, Denoël, 2008.
 103. Thierry Massis, « La transparence et le secret. Champ social, débat de conscience », *Études*, 2001/6, t. 394, p. 751-761.
 104. Ivan Illich, « Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire », p. 294.
-

RÉSUMÉS

La médecine contemporaine s'est constituée autour d'un regard tendant à rendre visible l'invisible selon la célèbre formule foucaldienne. De l'imagerie médicale aux récits médicaux de soi, l'ensemble de la médecine contemporaine semble régie par le principe de transparence. Mais à y regarder de plus près, elle est le théâtre d'un renversement de la transparence : devenue translucidité, cette dernière, de principe gnoséologique et démocratique, s'est mue en une exigence aliénante et stérile.

La description des variations du regard médical sur le corps, nous conduit à nous interroger sur le statut de l'image et sur la naissance de cette translucidité qui assimile le regard à une vision et trahit la transparence dans sa vocation réflexive. Support d'un pouvoir sur la vie qui dénature la connaissance scientifique comme la démocratie, la translucidité se révèle, à l'aune d'une archéologie de notre rationalité moderne, comme un état limite des modalités de notre volonté de savoir. Ainsi nous est-il possible, suite à cette problématisation, d'esquisser le renouveau d'une transparence qui, acceptant l'opacité, reste un moteur de notre quête de connaissance et de liberté.

INDEX

Mots-clés : corps, éthique, médecine, philosophie, translucidité

AUTEUR

ALEXANDRE KLEIN

Doctorant en philosophie, chercheur Archives A. Binet, LHSP Archives H. Poincaré/ UMR 7117/
CNRS, université Nancy 2. Alexandre.Klein@univ-nancy2.fr